

M. Rollet André parcours au cours de la seconde guerre mondiale:

Cuisiat le 16 avril 1944, je suis dans une ferme depuis 8 ans. Je suis allé à Verjon apporter du linge à ma mère.

J'ai vu des gens sur la place. J'ai vu mon père et mon frère contre le mur.

Sur le chemin de Salavre le curé descendait. Un car arrivait.

Ils (les Allemands) ont commencés le triage.

Ils en ont trié 4 dont Armand Vincent, Joseph Bourgeat, mon frère et moi. Sur 80, ils en ont pris 4.

Il y avait pas mal de cars. C'était le dimanche soir, nous sommes allés à Clairevaux le Lacs dans les écoles.

Le lundi les habitants nous ont apportés 2 chaudières de soupe. Ils ont dû discuter longtemps, cela faisait un moment que nous n'avions pas mangé.

Le mardi après-midi, de bonne heure nous sommes partis à Mont Luc. La nous avons commencé à comprendre...Je recevais des coups de bâtons, des gifles. Un étudiant avait écrit « à 10 ans je gardais les vaches, à 20 ans se sont les vaches qui me gardent » . Ils n'ont pas trouvé qui avait écrit. Ils ont pris 25 otages et les ont mitraillés, ça bougeait encore par terre.

J'étais avec les résistants, les communistes. Il y avait 9 cars. Nous n'avions pas les menottes, nous devions attaquer le chauffeur mais on ne l'a pas fait.

A Mont Luc nous sommes dans la cour, ils nous mettent avec les juifs. Il n'y avait pas de place on couchait en chien de fusil. La nuit, lorsque l'on se levait, il était très difficile de retrouver sa place. Nous sommes restés 8 jours. Le barbier était un sadique, il faisait « monter » par son chien les femmes qui lui plaisait. Là-bas on a servi de cobaye.

Ensuite, nous sommes allés de la gare de Perrache (Lyon) à Paris nous étions dans des wagons de voyageurs, nous pouvions aller chercher de l'eau. Les gardes mobiles (des français) nous surveillaient.

Nous sommes allés à 80 km de Paris, dans des camions bâchés, à la caserne de Compiègne. On dormait les uns sur les autres, il y avait des puces. Tous les jours il y en arrivait et d'autres partaient. Le journal de la propagande expliquait que des volontaires partaient travailler en Allemagne. Un car de curés est arrivé.

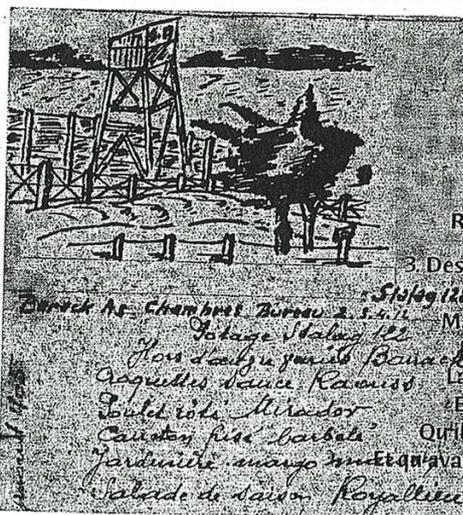
On est parti de Compiègne de nuit (comme toujours). Nous avons parcouru un kilomètre jusqu'à la gare, il fallait marcher vite. Un homme qui était à ma gauche m'a proposé son usine (de 30 ouvriers) et ses 2 maisons pour avoir « la liberté ». Il ne l'a pas eue, il est mort dans les wagons.

À Compiègne

Paroles et musique de Maupin

Refrain : À Compiègne, à Compiègne
 Dans ce camp partout cerné de barbelés
 À Compiègne, à Compiègne
 Nous avons pour tout décor les miradors
 À Compiègne, à Compiègne
 Du matin jusqu'au soir
 On vit dans l'espoir aussi, le moral est bon,
 Car bientôt nous sortirons, de Compiègne.

1. De tous les coins de France, nous sommes arrivés,
 Ramassés par malchance, nous voilà prisonniers.
 Certains se désespèrent, d'autres se font des soucis
 Oublions nos misères, et tous en chœur chantons ceci...



2. Tous couchent sur la paille,
 L'électeur, l'député,
 L'curé avec ses ouailles.
 Le pauvre et le banquier
 L'contribuable sans malice
 Couché près du percepteur,
 L'commissaire de police
 Ronfle auprès du cambrioleur.

3. Des hommes, au temps naguère
 Nous avaient divisés,
 Mais frères dans la misère
 Nous voilà rassemblés.
 Laissons nos divergences
 Et rapp'lons-nous après
 Qu'il n'y a qu'une seule France
 Et qu'avant tout nous sommes Français.

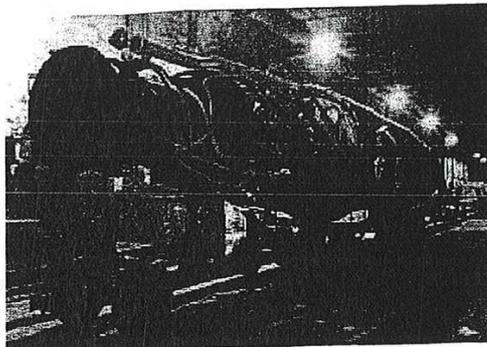
Devant les wagons, lorsque nous arrivons, il y a une botte de paille pour monter dedans avec les chiens, les fouets (120 par wagons comme des bûches de bois). Nous étions dans des wagons à bestiaux, debout, le train à roulé pendant 2 jours et 2 nuits jusqu'à Buchenwald ; nous n'avons rien mangé. Il y avait des lucarnes avec des barbelés. Il y a eu 23 morts dans mon wagon. Quand les wagons ont été ouverts, ils nous ont tous mis par terre, les chiens gueulaient . Ensuite on a pu se « traîner », on s'est déshabillés. Il y avait une citerne rectangulaire avec de l'eau et du grésille, au bout il y avait des marches mais on m'a poussé dedans, j'ai bu des saloperies.

On passait dans des grands bâtiments : donnait le béret, le pantalon, une veste. Au bloc 110 baraques. On allait à la carrière, une journée pour y aller.

Dans la carrière plein de sang, des macchabées On portait des pierres pour les emmener sur la place, les Italiens les empilaient (Buchenwald existait depuis 1937).

On rentre, il fallait rester au garde à vous. Tous les jours c'était la même chose, il fallait aller chercher des pierres. Un dimanche, je suis parti de Buchenwald matricule : 49 986 pas tatoué mais cousu sur les vêtements. Je suis arrivé au commando Austalaguen par wagon à bestiaux. On travaillait 12 heures de tous temps, on couchait sous les toiles de tentes. Après les 12 heures on travaillait au camp, on faisait des trous pour mettre des poteaux.

Un jour nous sommes partis, il y avait des bidons, les SS ne savaient pas ce qu'ils allaient faire de nous. On avait faim. Nous sommes partis de Austalaguen à pied jusqu'à Dora toute la journée et toute la nuit. Nous sommes arrivés à 3 heure. Je suis allé au bloc 130, 120, 110 (jusqu'au 21 janvier) avec des Russes.



Il y avait une grande solidarité entre les femmes Françaises, une d'elle a accouché dans un bloc, elles ont réussi à le cacher aux Allemands, contrairement aux femmes Russes l'une d'entre elles a aussi accouché mais le bébé leur a été pris. Les femmes SS l'ont tué.

Il y avait 18 nations, chacune faisait sa police car on nous traitait plus bas que terre.

J'ai travaillé au terrassement pour le nouveau crématoire. J'en ai vu des macchabés, on s'habitue à tout.

Les nationalités ne se mélangeaient pas. Les Français étaient mal vu « fainéants, capitalistes, sales ». Ils m'aimaient bien car je travaillais. J'étais avec 3 « cloches », des bureaucrates. Il y avait un curé qui m'aimait bien, je lui ai mis un coup de pioche, ça pissait le sang, après je ne l'ai jamais revu. Je me suis roulé en boule (pour protéger mes parties) on m'a mis des coups. Un gardien m'a défendu en disant que je travaillais. Comme punition j'ai eu deux trous à faire, un avant midi, l'autre après. On devenait fou dans les camps.

Un jour, un gardien m'a balancé une croûte de pain, je l'ai prise, il est parti en riant. On mangeait que le matin.

J'ai travaillé au crématoire (dans les commandos pas de crématoire ça allait dans les camps). Les camions arrivaient, on les déchargeait comme des bûches de bois. Les corps étaient gelés, on les mettait dans les fosses et on y foutait le feu.

Ceux qui rentraient du travail allaient sur la place d'appel, il fallait attendre 2-3 heures que les autres arrivent. J'ai mis du temps pour apprendre mon matricule.

L'appel commençait par des moins 30. Quand c'était fini on rentrait dans les blocs, moi j'avais une caisse de 37 cm de hauteur. Quand on rentrait mouillé on ne se déshabillait pas, on « attrapait » rien.

Ils nous « piquaient » mais c'était pour se protéger. Quand il y avait douche c'était comme une passoire dans le plafond, ils balançaient l'eau chaude. J'essayais de me mettre sous les jambes des grands quand l'eau froide arrivait. Quand ils trouvaient des infections, après l'appel, on allait dans une grande baraque et on rentrait nu par des moins 30.

Pour Noël il y avait eu un sapin. Pour le repas on avait eu de la soupe blanche sucrée.

Il fallait creuser l'usine dans la pierre. Ils fabriquaient la V2. Il y avait beaucoup de punitions : ils y en a qui sabotaient.

Il y avait un Russe qui mangeait une betterave, je suis allé dans le jardin des SS. Au lieu d'en prendre une et de me sauver, je faisais des rangs et « achtung », il a pris le matricule. Le soir à l'appel le haut parleur m'a appelé : 25 coups sur les fesses. J'ai compté jusqu'à 8 je ne me suis pas souvenu, mes copains m'ont ramené, la peau pendait.

J'ai travaillé le lendemain. Ce qui m'a sauvé c'est le travail, celui qui m'a frappé m'a dit qu'il ne l'avait pas fait trop fort.

Lucien Rafin m'a dit « ton frère est là » . Lucien travaillait au tunnel. Il venait de l'autre côté. Le soir j'ai vu mon frère, je lui ai donné rendez-vous. Je n'ai pas pu le voir on est parti dans la nuit à Thern. J'ai quitté Dora le 21 janvier.

Il y avait un grand bâtiment, on dormait les uns au dessus des autres dans des lits superposés, j'étais tout en haut, dans ma caisse, il y avait un macchabé, j'ai dormi à côté, le lendemain ils l'ont enlevé.

Je suis resté à Thern jusqu'au 5 mars, à la fin on m'emmenait dans une usine, il y avait un Alsacien. Je creusais des trous, quand on soudait je tenais les barres, j'avais pris un coup de feu, je ne portais pas de lunettes, problèmes aux yeux.

Il ne fallait jamais dire où j'habitais dans les blocs, un garde « fou » un matin m'a battu. Au mesure que les alliés avançaient les Allemands vidaient leurs prisons. Le chef un Ukrainien « Yvan la terreur » était saoul tous les après-midi.

Nous avons été libérés le 27 mai, tout le temps depuis notre départ de Thern (le 5 mars à 4 heures du matin) nous avons marché. Tout ceux qui ne tenaient pas debout ont été tués d'une balle dans la fête. Le lendemain de notre départ nous nous sommes arrêtés dans un dépôt. Il y avait de la paille. Dans la nuit je me suis levé, je bougeais mes jambes, j'ai bien fait.

Ensuite ce n'était plus les SS, c'était les membres de la Wehrmacht. Il y avait une voie de chemin de fer le long d'un bois, il y avait des wagons sans locomotive.

Nous mangions des chardons.

Il y avait un wagon de marchandise, j'avais rempli mon béret de sucre en poudre. Pour le 1^{er} mai il neigeait j'avais juste un petit mouchoir. Il y a eu 30 cm de neige dans notre wagon. Nous sommes restés là jusqu'au 27 mai. Nous ne savions pas que depuis le 8 mai tout était fini. J'ai vu passer les Russes mais ils ont filés.

Se sont les déportés qui ont libérés les camps.

Dans les wagons j'étais couché, j'avais les hanches pleines de croûtes, on ne s'était pas lavé depuis le 5 mai. Dans ces croûtes, j'avais des poux, des poux de corps. Le Tchec un docteur, 1 femme est venue avec 1 seau de produit et nous a badigeonné pour nettoyer.

On a pris le train pour Lins. J'ai des copains qui tombaient.

Quand on a été libéré à 17h00, je me suis aperçu de rien. Dans le wagon ils y en a qui étaient encore costauds, on leur a donné des armes. Moi je suis resté allongé, il restait un jour ou deux avant que je ne meure.

A Lins, je suis resté à l'hôpital. A Vienne, j'ai commencé à marcher un peu. Je m'amusais à arracher les salades de l'hôpital.

Ensuite la Suisse, on nous a donné du pain blanc, il ne fallait pas manger beaucoup. Je suis ensuite allé à Mulhouse et ne suis pas resté longtemps. Là-bas 2 femmes voulaient me déshabiller je ne voulais pas quitter mes vêtements, j'ai finalement quitté mes rayés.

Je suis resté debout dans le train au cours du trajet de Mulhouse à Lyon.

Je suis arrivé à Lyon 2 soldats m'ont accompagnés jusqu'à Moulin des Ponts.

La chef de gare m'a demandé où j'allais, je lui ai dit à Verjon. Elle m'a répondu « tout a été brûlé ». Elle a appelé M. Prompt mécano de Verjon. Il est venu me chercher en side-car, c'était un samedi à 11h00.

J'étais logé au château avec les habitants. Toutes les femmes venaient. J'étais assis dans un fauteuil, elles venaient toutes pour savoir. Ils sont tous morts sauf Raymond Chambard. Mon frère n'est pas revenu.

Ensuite je suis allé à Saint Etienne du bois, on nous donnait à manger. 3 femmes faisaient partie de l'union des femmes françaises. Nous sommes restés 3 mois.

Ensuite nous sommes partis pour un hôtel à Divon les bains pendant 2 mois. 3 femmes ont défilés rasées.

Plus tard, j'ai fait les vendanges. J'ai travaillé à la reconstruction de Verjon.

Nous sommes partis 300 000, 31000 sont rentrés.

